

La force d'un affect

Un rêve :

J'observe un bas-relief qui représente un animal dont j'examine spécialement une dent que quelqu'un me désigne, une dent très longuement recourbée vers arrière. Or, cette dent je ne la vois pas. On me la désigne, je suppose qu'elle y est, mais elle n'y est pas.

Il s'agit donc du phallus que l'on me désigne sur le ventre d'une femme, et il n'y est pas. Le bas-relief peut me faire penser aux derniers que j'ai vus en réalité, ceux d'Angkor, c'est-à-dire que cela signifie des choses archaïques. L'animal pourrait être un sanglier, c'est-à-dire un cochon sauvage : on est à la source de ma cochonnerie et de ma sauvagerie.

La couleur et la texture du bas-relief me fait penser aux statuettes en plastique blanc qui étaient données en cadeau dans le café Warka, quand j'avais la vingtaine. Ça trônait sur le frigo, comme autant d'excroissances phalliques. J'en avais parlé dans un roman inachevé que j'avais écrit pour raconter comment on en était arrivé à l'assassinat d'une infirmière par un malade, à l'hôpital de Lorquin, mon premier poste.

On voit que, dans ce rêve, la condensation est extrême, ouvrant à des associations tout à fait improbables.

Du coup, se présentent des associations d'associations. Ce qui m'avait le plus impressionné dans les bas-reliefs d'Angkor, c'était des représentations de tortures infligées aux prisonniers. On y voyait notamment deux types écorchés vif, avec les petits rectangles de peau soigneusement découpés et rejeté vers l'arrière de chaque partie du corps. Dans le film que j'avais réalisé alors, j'avais mis cela en parallèle avec les agissements des khmers rouges, puisque j'avais aussi visité le tristement célèbre centre S 21, à Phnom Penh. Ces horreurs ne sont pas réservées aux temps archaïques.

Evelyne, l'infirmière assassinée, était ma petite amie de l'époque. Formidablement jolie, elle avait eu le crâne fracassé avec un pot à eau en métal, puis avait été lardée d'innombrables coups de couteau sur tout le corps.

Dans mon roman, j'avais imaginé le pauvre intérieur de la mère de l'assassin, avec ces figurines, reproduction des chefs d'œuvres de la sculpture ancienne, sur le frigo.

Voilà comme tout se recoupe.

C'est le cas de le dire. Sur la fin de notre relation, Evelyne s'était rasé les poils du minou et avait quelques réticences à se déshabiller, disant : « j'ai le minou repoussant ». De là à assimiler les poils coupés au phallus coupé, il n'y a qu'un pas. Toutes les tortures dont je viens de parler donnent donc quelque idée de l'horreur que suscite la castration. Ce n'est pas juste une coupure comme ça, comme on en parle de façon très détachée dans les livres de psychanalyse. Mon rêve condense de manière terriblement censurée la force de cet affect.

On conçoit qu'un affect ne soit que difficilement représentable. Un affect ça s'éprouve. C'est un trou destiné à mettre en valeur une représentation. Ensuite, quand on le nomme, on en trouve une représentation. En rêve, quand l'affect n'est pas nommé ni éprouvé, il peut se faire représenter par une représentation. Dans mon rêve de ce jour, il se cache dans la représentation « sanglier en bas-relief auquel il manque une dent ». Au moment du rêve, je n'éprouve nul affect devant ce manque. C'est plutôt de l'incompréhension. Mais les associations le font ressurgir, et de forte manière : les tortures des bas-reliefs d'Angkor, l'assassinat d'Evelyne. Quelque part cela reflète l'aventure de l'enfant que j'étais découvrant

la différence des sexes : d'abord une incommensurable incompréhension, puis l'interprétation : cela est la conséquence de la castration.

Je sais bien que l'assassinat d'Evelyne avait des motivations sexuelles. Déjà très belle, elle soignait sa présentation et se pointait à l'hôpital dans les tenues les plus affriolantes, me soufflant parfois en douce que, ce jour-là, elle n'avait pas mis de culotte. Des « malades » m'avaient parlé d'elle, me disant : « mais qu'est-ce qu'elle cherche celle-là ? », « elle veut me séduire, y'a pas de doute », etc. Je l'avais mise en garde, lui enjoignant au moins de s'habiller autrement. Elle m'avait remballé, soulignant que j'avais une mentalité de vieux. L'assassin faisait partie de ceux qui m'en avait parlé. Je crois que, faute de pouvoir enfoncer sa bite en elle, il avait enfoncé un couteau.

Ça vient me souffler à l'oreille, 40 ans plus tard, que la castration, c'est très dangereux et, par extension, le rapport sexuel aussi.

J'ajoute en illustration, le bas-relief d'une apsara. Ce qui m'avait frappé, lors de la visite à Angkor, c'était le pied à la place du phallus. Où la beauté de la danseuse vient se joindre à cette attitude pour dénier la castration.

vendredi 1er mai 2020